

Québec français



Ses projets d'édition

André Gaulin

Number 26, May 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56673ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaulin, A. (1977). Ses projets d'édition. *Québec français*, (26), 14–15.

Indéfiniment, je revois le corps d'Hubert, à la morgue, et indéfiniment je remonte le temps: nos adieux chez nous, au bas de l'escalier; Hubert qui s'éloigne en auto, s'arrête un instant pour m'envoyer de longs baisers: son visage est grave, serein; moi, sur le perron, notre chatte Celsia dans les bras, je lui envoie aussi mes derniers baisers, et je le grave à jamais dans mon souvenir. Être ainsi ensemble tous les trois, Hubert, Emmanuel et moi, a toujours été pour moi le paradigme de la sécurité, du bonheur. Ce jour-là notre trinité en était à la dernière Cène. Notre dernier repas, le mardi à midi, dans un restaurant du boulevard Décarie; Hubert mangeait de bon appétit, lui si capricieux d'habitude, prenant même une partie de mon steak dont je n'arrivais pas à avaler une bouchée; il me racontait avec verve les merveilles de Rome, et je pensais: « plus jamais de voyages ensemble... plus jamais rien ensemble. »

Notre dernière nuit, faite d'échanges ininterrompus; je regardais les aiguilles du réveil avaler inlassablement les minutes. Hubert était doux, paisible, et nous nous disions tout ce qui nous venait à l'esprit. Je lui demandais des conseils. Au petit matin, il s'est endormi pendant que je partais donner mon cours.

Le 15 novembre, il s'était réjoui, avec beaucoup d'autres, de voir le Parti Québécois gagner les élections; l'Union Sacrée triomphait. Il se remit à croire que le Québec pourrait avoir besoin de lui.

Son affrontement avec *La Presse* l'avait atteint au plus profond de lui-même. Lorsqu'il y était entré, il est sûr qu'il était déjà en sursis, glissant insensiblement vers le néant depuis la finition de *Neige Noire* (« mon dernier roman »). Dans une reprise énergique et désespérée, il avait donné sans compter son temps, son intelligence et sa volonté pour promouvoir une production authentiquement québécoise... Dernière croisade d'un chevalier sans peur et sans reproche!

Aussi loin que je peux évoquer Hubert, je le revois à la fois ténébreux et tourmenté, en proie à ses démons intérieurs, et bouillonnant d'énergie, de projets, de dynamisme; à la fois destructeur, anarchiste — ce que j'appelais sa violence ontologique — et prêt à se donner tout entier à l'édification de son pays; tendu, hanté par ses obsessions, alors injuste et tourmenteur, et pourtant accueillant en lui l'espérance, la foi en des jours meilleurs; conciliant, facile à travailler, mais très exigeant, pour les autres comme pour lui; tolérant, prêt à faire place à toutes les suggestions, toutes les attitudes, mais fanatiquement exclusif et intransigeant sur le plan idéologique; attentif aux autres, allant droit à ce qui les préoccupait, mais aussi terriblement égocentrique et soucieux de lui-même. Il incarnait d'une façon

incroyable cette « coincidentia oppositorum » chère à Nicolas de Cuse. Mais si le thème s'en énonce vite, le contenu en est par contre inépuisable, et inépuisable la polysémie de ses actes et de ses mots.

Et surtout, surtout, ces contradictions ne se contentaient pas de coexister en lui; elles s'harmonisaient en un ensemble toujours mouvant, toujours oscillant. C'est ce qui lui conférait ce style qui n'appartenait qu'à lui. Seules étaient absolues et univoques sa générosité et sa démesure. Spectatrice fascinée de son propre déroulement, je n'ai jamais pu savoir si sa fiction s'alimentait à sa réalité, ou si bien plutôt ce n'était pas sa réalité qui s'inspirait de sa fiction.

Enfin, ce serait faire injustice à Hubert que de ne pas parler de son humour, de son ironie baroque et si énorme qu'elle emportait le rire à tout coup. D'ailleurs, qui n'a pas ri avec Hubert ne sait pas ce que c'est que de rire!

Cette violence, cette démesure propres à sa vie, il les a manifestées jusque dans la façon qu'il a choisie de se donner la mort. La balle qu'il s'est logée dans le front a littéralement pulvérisé son cerveau et le génie qui l'habitait.

Quant à moi, c'est en lui et par lui que je suis devenue ce que je n'étais pas: confiante en moi, apte à exercer mon jugement, mes capacités. De par la force de son amour, je me suis vue par ses yeux et j'ai cessé de me sentir inférieure parce que femme. J'ai forcé mes blocages intérieurs et suis arrivée à échanger en toute réciprocité. Ensemble nous avons aimé et valorisé l'habitude, la répétition. Je crois lui avoir apporté en retour un certain apaisement, une certaine sécurité, et la certitude d'être aimé tel qu'il était: « L'aimes-tu toujours, ton monstre? » me demandait-il...

Puis, vers le 15 décembre, un médecin a décidé que je devais retourner à domicile et que j'étais, si l'on peut dire, guéri... C'est vite dit! Guéri d'avoir voulu mourir, est-ce seulement possible?

Point de fuite (1967)

Nous avons voulu que notre couple témoigne de notre amour. Ensemble, nous avons cherché à nous réaliser, à nous assumer et à nous dépasser, plutôt que de partir à la recherche du pur bonheur. Ce fut une quête difficile. Nous nous étions approchés l'un de l'autre avec certitude, mais aussi avec une certaine appréhension de notre destin. Mais il le fallait.

Ainsi, sans cesse, je remonte au passé, à notre passé: paradis perdu, pèlerinage aux sources. Je ne peux que suivre le temps à contre-courant; j'ai cessé de vivre le 15 mars 1977.

Ma seule propulsion dans le futur, c'est par le biais d'Emmanuel que je peux l'imaginer. Emmanuel qui avait tout juste trois ans le jour où, triomphant, il m'a dit: « Tu sais, maman, j'ai compris: aujourd'hui, c'est le demain d'hier. » Emmanuel, à qui son père demandait, il y a environ trois ans (il en a neuf aujourd'hui): « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard? » et qui, regardant avec défi Hubert dans les yeux, lui répondit: « Hélas, écrivain! ». Emmanuel enfin qui, le mois dernier, avait envoyé à son père ce poème fait pour lui:

*Mieux vaut se promener dans Rome
Que boire une bouteille de rhum,
Mais ce qu'il ne faut pas,
C'est perdre son papa.*

Andrée YANACOPOULO

Ses projets d'édition

J'ai connu Hubert Aquin à la Nouvelle-Orléans en décembre 1975. Au troisième congrès mondial de la Fédération internationale des professeurs de français. Il travaillait alors pour les éditions *La Presse* et se sentait même un peu coupable de cela. Mais il pensait que, grâce à Roger Lemelin en qui il croyait alors à l'étonnement de plusieurs, les lettres québécoises pouvaient profiter du pouvoir économique de Power Corporation.

Pourrait-on reprocher à Hubert Aquin d'avoir cru en la parole d'un homme qui lui avait paru vouloir faire beaucoup pour la littérature et la culture québécoises? Pourrait-on lui tenir rigueur d'avoir voulu faire servir du « sale argent » à une cause propre? Hubert Aquin était dans la dynamique de la vie et éprouvait en quelque sorte une voie possible, lui qui en avait, par ailleurs, refusé plusieurs qui passaient presque toutes par Ottawa: *Liberté*, Radio-Canada, le prix du gouverneur général...

Je ne sais pas qui fera un jour, si les documents ne sont pas détruits, le bilan des projets québécois d'Hubert Aquin à *La Presse*. On connaît ce grand projet du *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec* que la maison d'édition montréalaise devait éditer: le travail d'une dizaine d'années de recherches de huit chercheurs et de centaines de collaborateurs centrés autour de Maurice Lemire. Et puis cet autre projet de *Civilisation québécoise* à présenter à l'Europe, au Canada anglais et à l'Amérique étatsunienne et à l'Amérique du Sud. J'étais avec Hubert Aquin responsable de ce projet qui regroupait déjà une

quarantaine de collaborateurs pour un volume prestigieux qui devait avoir pas moins de mille pages.

C'est ainsi que j'ai connu Hubert Aquin jusqu'à devenir vite un ami. C'était un homme d'une profonde humanité, généreux et absolu. Il avait aussi donné sa chance à celui qui dure à *La Presse* à force de compromis. Deux types d'hommes symboliques d'un peuple aimé par des hommes dévoués qui s'épuisent ou des étranges collaborateurs d'un pouvoir étranger qui maintient la main mise sur le Québec. Je ne veux retenir ici que l'image d'Hubert Aquin pour la mémoire des meilleurs. C'est la mort qui fera finalement la différence de l'échec et de la victoire. Les mots d'Hubert ont passé la frontière que nous franchirons aussi, le temps venu.

André GAULIN

Celui qui se tue court après une image qu'il s'est formée de lui-même: on ne se tue jamais que pour exister.

Malraux, *La voie royale*.

Son premier roman

Mon plus ancien souvenir d'Hubert Aquin remonte à plus de vingt ans. Je le vois encore dans le bureau sombre que j'occupais à l'époque rue Molière, une lueur amusée dans les yeux, me suivant avec une suprême aisance sur le terrain où j'aimais entraîner, à cette époque, les jeunes auteurs qui m'apportaient un manuscrit. Nous étions partis de Proust, auquel j'avais comparé certains passages du texte extraordinaire du manuscrit qu'il m'avait soumis. De Proust nous étions passés à Gide, à Martin du Gard, à Céline, à bien d'autres. Les titres d'ouvrages volaient entre nous. Il les avait tous lus. Par Flaubert nous allâmes à Balzac, nous remontâmes à Laclos, à Restif de la Bretonne. Aquin suivait sans défaillance. Moi qui en cinq années de captivité en Allemagne avais lu ou relu près de cinq mille ouvrages, je trouvais dans ce garçon de vingt ans mon cadet, sur le plan purement livresque, une érudition égale à la mienne.

J'ai toujours pensé qu'il avait dû se réjouir d'être sorti vainqueur de ce petit duel. Pour ma part j'en conçus l'espoir qui ne s'est éteint qu'avec sa vie: Aquin nous donnerait un jour un roman qui ferait une grande

carrière internationale. C'est ce que Jean Ethier-Blais a si brillamment exprimé dans l'article qu'il consacra dans *le Devoir* à *Prochain épisode*: « Nous le tenons enfin notre grand écrivain, mon Dieu, merci. »

Découvrant l'érudition d'Hubert Aquin alors que son manuscrit venait de me révéler son talent, je n'avais qu'un regret c'est que ledit manuscrit n'était absolument pas publiable tellement il allait loin dans ce qu'à l'époque on aurait appelé de la pornographie. C'était en effet le récit de l'agonie morale d'un jeune amant jaloux jusqu'à l'obsession du mari de sa maîtresse. La pauvre femme plus mère qu'amante était obligée de lui dire exactement et sans omettre le moindre détail tout ce qui se passait, sur le plan sexuel, entre son mari et elle. Il en résultait des descriptions d'une précision et d'une minutie exhaustive, du genre de celles que les auteurs du nouveau roman ont tant de fois utilisées depuis.

Nous étions en 1956 ou 1957 — je ne suis pas sûr de la date — je venais d'être accusé, en chaire, par un évêque de la région de Sherbrooke de publier des romans pornographiques de nature à pervertir notre belle jeunesse. Il s'agissait d'*Évadé de la nuit* et de *Poussière sur la ville* d'André Langevin. C'est tout dire! Je ne pouvais donc envisager de publier ce remarquable manuscrit. Je doutais même qu'un éditeur parisien ose le publier. C'était l'époque où *l'Histoire d'O* restait au-dessous des comptoirs chez les libraires français et valait une petite fortune au marché noir. Or *l'Histoire d'O* à côté du livre d'Hubert Aquin était un texte pour jeunes filles sages. Je lui offris cependant de l'envoyer à Paris. Il refusa. Il m'expliqua qu'il avait voulu connaître mon opinion sur son manuscrit parce que j'étais l'éditeur d'André Langevin qu'il admirait.

Il m'assura que c'est à moi qu'il présenterait le prochain livre qu'il écrirait et il tint parole puisque quelques années plus tard il m'apporta *Prochain épisode*.

Je lui ai demandé bien souvent s'il n'avait pas conservé sinon le manuscrit lui-même qu'il m'affirma avoir détruit, au moins des brouillons ou des notes qui lui auraient permis de le refaire. J'en avais parlé à Robert Laffont qui souhaitait vivement le voir reconstituer ce manuscrit qui m'avait fait une si forte impression. Il s'y refusa toujours. Il avait sûrement tout détruit.

Sans doute cet ouvrage de jeunesse était-il trop clairement autobiographique et les personnages trop reconnaissables. Il est certain qu'il aurait fait scandale, mais le détruire c'était s'interdire de changer d'avis.

Cette fois-là déjà il est allé jusqu'au bout de sa route sans idée de retour.

Celui qui n'accepte pas et ne respecte pas ceux qui rejettent la vie, n'accepte ni ne respecte la vie elle-même.

Szasz, *Le péché second*.

Et la société?

On a donné de nombreuses explications de la mort du romancier Hubert Aquin. Lui-même a voulu, avant de poser son geste fatal, le situer dans une logique qui prolonge son oeuvre. Ainsi en a-t-il décidé. Mais au-delà de son geste et de la signification qu'Hubert Aquin lui a lui-même donnée, on peut dire combien nous regrettons sa mort prématurée, combien elle prive notre société d'un homme de talent et de caractère qui ne vivait que pour atteindre l'excellence et partager avec les autres ses idées, ses émotions, ses sentiments.

Comment se peut-il qu'une société comme la nôtre ne vienne en aide à un auteur qui a conquis ses lettres de noblesse et dont le nom figure parmi les plus illustres de nos écrivains? Il est facile de voir des signes dans cette mort tragique. Ils sont là: la date, l'heure et la manière dont il a voulu mettre fin à ses jours. Mais tout cela ne ressuscite pas celui que nous avons connu et avec qui nous étions ami depuis plus de trente années. Cependant il est une tristesse profonde que nous partageons avec les siens et quelques-uns de ses amis; celle de constater qu'Hubert n'entrevoit pas d'autre recours. Et combien ne pas regretter le fait que cette mort soit survenue d'une manière aussi cruelle et aussi oublieuse de l'espérance? Certes il faut du courage pour mettre volontairement un terme à sa vie, mais quel courage, sinon celui d'un homme dont la vie est sans issue. Comment alors ne pas déplorer le fait que nous vivions dans un monde aussi sauvage qu'il rende la vie impossible aux meilleurs des siens? D'autres artistes, avant Hubert Aquin, ont agi de la même façon en se donnant la mort et il est vrai qu'ils vivent toujours parmi nous puisqu'ils nous ont laissé leurs oeuvres, la meilleure part d'eux-mêmes. Mais je crois que la vie est encore plus grande que l'oeuvre et c'est là que je me pose cette question: Est-il possible de préférer la mort à la vie sans s'avouer qu'on a voulu tenter l'impossible?

Claude LACOMBE

Président de la Coopérative des auteurs dramatiques québécois.

Pierre TISSEYRE